

Dr Abdourahmane Seck

Creating an Asian Study Centre in Francophone Africa: between necessity and obstacles
Créer un Centre d'étude asiatique en Afrique francophone : entre nécessité et obstacles
draft paper for the Africa Knows! Conference: Panel B11 Asia-Africa, A New Axis of Knowledge (IIAS)

<https://www.africaknows.eu/panels/#9051>

The Hague on December 2-4, 2020

Abstract

In 2016, the International Institute for Asian Studies approached us to invite us to participate in a project to build an Asian-African response to a global problem: reinventing and refocusing the place of the Humanities in the economy of the production of academic knowledge. The proposal came to us, not only at the right time, but also with a double interest.

At the right time, because we were in the midst of an attempt to promote, within our traditional university spaces, experiences of breaking away from inherited models, towards forms of production and sharing of knowledge in more decolonized modes. This was of twofold interest because, on the one hand, one of our leitmotifs at the time was to develop, from Africa, African readings or understandings on major world issues, and, on the other hand, to promote relations of collaboration and complicity with the Asian worlds and the African diasporas.

This paper returns, for a critical analysis, to the various contexts (institutional, programmatic and material, opportunities and obstacles) that have marked the construction of our response to the invitation of IIAS: the creation, in Senegal, of a Centre for Asian Studies in Francophone Africa.

Keywords: Asia, Francophone Africa, Asia Studies, Humanities

Dr Abdourahmane Seck

Anthropologue, Historien

Centre d'étude des religions - UFR CRAC

Université Gaston Berger, Saint-Louis, BP 234, SENEGAL

<https://www.gaec-africa.org/>

Créer un Centre d'étude asiatique en Afrique francophone : entre nécessité et obstacles.

I- Introduction

S'il est une citation célèbre des *Damnés de la terre* (1961) de Fanon, c'est peut-être bien celle-ci « Chaque génération doit, dans une relative opacité, trouver sa mission, la remplir ou la trahir ». Dans le débat qui nous réunit aujourd'hui, il est important de préciser son lieu d'énonciation, en somme de clarifier sa positionalité. Être né en Afrique dans la première moitié des années 70 et y avoir grandi dans le contexte de cycles sévères de sécheresse, de décrépitude des États-providence et de recul des idéologies progressistes n'est, assurément pas, une bonne carte en main. Découvrir notre mission requerrait de nous, de percer l'épais écran de fumée des causes humanitaires qui se sont installées sur le continent en se donnant, en fin de compte, comme la modalité principale de notre lien avec le monde dit développé. Ce dont cette modalité obstruait l'accès c'était l'autre face de ce lien désastreux : l'inhospitalité, le vol et la guerre.

Cette contribution porte, en conséquence, sur une série de questionnements mais surtout de prises de position autour des défis, opportunités et contraintes de la participation des espaces académiques africains à la conversation scientifique mondiale d'une part, et, d'autre part, de la nécessité de réengager et d'achever les processus de décolonisation de la production des savoirs académiques en Afrique. Elle met en regard les perspectives qui viennent d'être esquissées à partir de deux sites d'expériences traversées au cours de ces vingt dernières années. Le premier insiste, à la lumière des regains de racisme anti-noir, sur les impératifs de construction d'un espace continental en synergie avec ses diasporas. Le second revient sur l'actuel regain d'intérêt pour la relation Afrique-Asie, pour en scruter quelques pistes de correction de ce qui nous semble en constituer des risques non négligeables de dérives.

Enfin, entre ces deux sites d'expériences et de prise de position, je préconise, dans une courte l'existence d'un lien dialectique à construire sur le plan intellectuel et politique en incluant nos respectives diasporas dans les espaces du Nord, mais aussi à l'intérieur de vrais projets de mutuelles connaissances et de solidarité internationale à partir de nos espaces continentaux.

II- Repenser le lien avec les diasporas du continent : un critère dans la solution

Le fait est que l'histoire-monde a fait tant d'injustes à là d'où je viens et à tous ceux qui ont été arrachés à son sol par la force de l'économie esclavagiste, notamment ses veilles diasporas et, par la force de l'économie du service de la dette, ses nouvelles diasporas et migrants d'aujourd'hui.

Ceux qui dans ma génération ont eu la chance de cheminer à l'ombre des héritages des luttes panafricaines d'indépendance et de démocratisation de nos sociétés savent de quoi je parle. Dans nos apprentissages politiques, en effet, de notre histoire continentale diasporique, certaines figures nous étaient familières, à travers des posters de Moumia Abu Jamal depuis un couloir de la mort, des fragments de l'histoire des Black Panthers ou des textes d'Angela Davis, ou encore, un peu plus tard, l'Affaire Rodney King ou la sortie du film *Malcom X* de Spike Lee. Vous remarquerez que, dans tout ceci, ce qu'on appelle la diaspora noire d'Europe n'apparaît pas. Elle est restée un angle mort, un point invisible, pour l'essentiel. De fait, si le problème racial aux États-Unis pouvait me parvenir, la situation des africains noirs en Europe faisait l'objet, dans le contexte africain de l'époque, même dans les milieux politisés et plutôt critiques,

d'une question qui n'était pas urgente. En somme, nous ne voyions pas beaucoup nos frères et sœurs africains noirs vivant en Europe, car ils n'étaient pas visibles dans les images d'Europe qui nous parvenaient depuis l'Europe. Leurs existences étaient aussi vraies, qu'irrélles.

Et toujours, pour certains d'entre nous, qui, en vertu de la « dépendance conceptuelle » qui lie nos espaces de formation et de certification avec les espaces de l'ancienne puissance coloniale, les séjours estudiantins en Europe n'ont pas changé grand-chose. En effet, si du fait de notre présence sur le sol de France, les noirs de France, *Afropéens*, nous étaients enfin visibles, nous ne vivions pas moins, dans des mondes parallèles. Leurs désirs d'Afrique ne coïncidaient pas toujours avec les cocons d'Afrique que nous créions pour nous sentir entre nous et moins seuls. Ils nous étaient souvent bien suspects, et nous leur semblions, en retour, probablement, bien étranges.

La question pour nous est, quel agenda possible pouvons-nous construire ensemble : Vous afro-descendants vivant en Europe, et, particulièrement dans le pays européen qui est, sans doute, un des plus puissants et influents, dans ce continent, et Nous habitant le continent ou migrant pour diverses raisons de manière temporaire ou définitive dans les pays du Nord ? Les modalités de la construction de cet agenda de rencontre, me semble devoir être, pour la communauté d'éducateurs et de chercheurs que nous sommes, dans le fait d'identifier les tâches immédiates qui nous attendent, de part et d'autre, et de les lier à des enjeux stratégiques qui relèvent du monde à venir. A ce titre, le retour actuellement sur le continent africain du discours panafricain et de l'intégration des diasporas dans les perspectives de développement et de construction de nouvelles scènes intellectuelles décoloniales, constitue une opportunité à saisir pour favoriser, sans tarder, un véritable pont entre le continent et ses diasporas.

Mais de manière plus décisive, la construction de ce pont doit se faire en même temps avec la création de dynamiques diasporiques afro-asiatiques au cœur même de l'Europe ou de l'Amérique du Nord. La rencontre critique et progressiste des diasporas asiatiques et africaines dans les espaces du Nord constitue une carte importante pour atteindre les transformations mondiales qui s'imposent et mieux développer l'Afrique-Asie comme nouvel axe du savoir.

La relation Afrique-Asie et les risques qu'elle soit un jeu de dupes.

En 2016, l'Institut International d'Études Asiatiques, basé à Leiden, nous a approché pour nous inviter à participer à un projet de construction d'une réponse africano-asiatique relativement à un problème global : réinventer et recentrer la place des Humanités dans l'économie de la production des savoirs académiques. La proposition venait à nous à la bonne heure. Elle nous trouvait, en effet, avec un groupe de collègues et d'étudiants engagés, en pleine tentative de promouvoir au sein de nos espaces universitaires classiques des expériences de rupture avec les modèles hérités. Ces initiatives faisaient valoir trois horizons déterminants : ancrer le tournant décolonial dans l'espace académique africain, revigorer l'idéal panafricain critique et, enfin, jeter un pont entre le continent et l'Asie.

L'invitation de l'IIA venait donc constituer, pour notre propre agenda, une opportunité importante de gagner, en temps et en réseaux, des pas vers nos objectifs. J'étais d'autant fondé à le penser que l'horizon méthodologique du programme HaB représentait ce que, pour notre part, on appelait la nécessité d'inclure la raison orale dans la production des savoirs sur nos sociétés afin de rompre avec le caractère impérial de l'université africaine encore coloniale. De

même, la possibilité de co-inventer avec l'Asie des solutions à des crises mondiales, était, assurément, de l'ordre des aspirations qui commandaient notre vœu de nous désinstitutionnaliser et de penser des troisième-lieux à partir desquels nous pouvions mieux être à l'aise pour construire des dispositifs dont le destin serait à court et moyen terme d'inspirer de véritables changements institutionnels. L'IIA, lui-même, venait d'une histoire institutionnelle non conventionnelle et s'est construit à partir de la marge, pour qui connaît le rôle important des grands centres universitaires américains surtout dans la production mondialisée de la connaissance de l'Asie et des grandes universités et importants think-tank européens dans la production des connaissances européennes sur les relations Afrique-Asie.

Ce contexte posé, je souhaite maintenant décrire pour l'analyser la construction de notre réponse à l'invitation de l'IIAS. D'emblée, nous l'avons pensé en terme géopolitique : la création, au Sénégal, d'un Centre d'étude asiatique en Afrique francophone. Pour nous il était important de rendre audible cet objectif et de l'inscrire dans la relation stratégique avec partenaire Nord. Les raisons sont pédagogiques. La décolonisation de l'espace académique africain doit commencer par assumer et exiger des paramétrages des projets internationaux qui les concerne en fonction des besoins qui peuvent être les nôtres sans signifier une compromission de l'agenda commun. Mais si nous parlons de géopolitique, c'est que la relation de l'Afrique à l'Asie est, pour une bonne part de l'Asie et de l'Afrique, médiatisée par des savoirs élaborés en dehors de l'Afrique et en dehors de l'Asie. En d'autres termes, nos portes respectives pour entrer en interconnaissance sont gardées par d'autres. Dans le cas de l'Afrique francophone la césure est double, car du fait que le débat sur l'Afrique-Asie se fait en anglais, cette région se retrouve déconnectée et larguée sur une question aussi centrale que l'avenir du monde qui se joue bien sur cet axe Afrique-Asie. De même, notre proposition avait une portée symbolique. Le Sénégal est en effet, de par l'histoire, la porte d'entrée et de surveillance de l'ensemble de la région par la France qui fait office d'agent-interprète pour l'Union européenne et le reste du monde. Pour nous donc, un tel Centre représentait une possibilité de prendre directement part à la conversation mondiale sur l'Afrique-Asie, depuis l'Afrique, à travers des lectures ou entendements africains sur les grands enjeux du monde, et, d'autre part de promouvoir des relations de collaboration et de complicité avec les mondes asiatiques et les diasporas africaines.

Plusieurs difficultés sont survenues. Les premières sont dans les réponses institutionnelles de nos espaces académiques. Si un soutien de principe est apporté aux démarches en cours, celle-ci prend rarement une portée décisive. De ce fait la capacité de discuter d'égal à égal dans les partenariats mis en place se trouve obérée. Nos propres institutions sont nos premiers handicaps.

Dans la foulée, même

si les complicités intellectuelles et humaines peuvent être fortes, les agendas de départ des projets se modifient difficilement, car ils sont les fruits de rapports structurants qui sont souvent en retard ou en deçà des ambitions des personnels mobilisées dans les coopérations qui nous lient aux espaces du Nord. On doit rajouter que l'absence d'une culture panafricaine critique, solidement engagée et bien diffusée sur le continent, compromet les possibilités de réellement faire des causes communes dans les projets internationaux où plusieurs pays africains sont investis. Les accointances restent de type professionnel, carriériste et petit-bourgeois et condamnent à l'échelle minimaliste le dépassement des frontières nationales.

De manière plus structurelle, toutefois, un des grands défis de la relation Afrique-Asie, c'est sa subjugation actuelle par les philosophies ou tropismes de la métrique, de l'extractivisme et de la course néolibérale à la croissance. Ce dessein politique tient en otage, en quelque sorte, la relation et rend dérisoire le fait de la penser depuis le bas. Or, il s'agit, précisément, de la penser

aussi et beaucoup par le bas. Le rôle des espaces académiques est de montrer cette nécessité. Force est de constater, néanmoins, que c'est plutôt au contraire que l'on assiste. Les espaces académiques sont plutôt enrôlés dans les agendas des grands contrats et deviennent des éclaireurs de routes vers un modèle de connexion néolibérale de nos espaces. Les initiatives asiatiques pour connaître l'Afrique se démultiplient tandis que celles africaines pour connaître l'Afrique continue de se complaire, pour l'essentiel, dans les médiations du Nord. Dans l'un et l'autre cas, c'est toujours le modèle classique du Nord qui est reconduit soit dans un cas, connaître pour mieux extraire, soit dans l'autre cas, amplifier la dépendance conceptuelle. Face à ces problèmes, nous avons exploré deux types de solutions. Dans le premier type, il s'est agi de poursuivre et d'approfondir notre chemin de construction d'un troisième espace. L'impossibilité de pouvoir positionner dans l'agenda commun notre propre agenda s'est donc traduit par une prise de conscience plus aiguë sur le sens de nos autonomies à construire aussi bien vis-à-vis de nos hiérarchies administratives et politiques que vis-à-vis de nos partenaires du Nord. Je m'empresse de le souligner, l'idée ici n'est pas une logique de défiance, mais de navigation à l'intérieur d'un système de contraintes dont il faut être conscient tout en développant une capacité de dialogue constructif avec ses possibilités et ses impuissances objectives mais aussi avec ses possibilités et ses capacités.

Dans notre cas, nous avons, tirant partie, de la crise du Covid-19, décidé de commencer la construction de ce Centre sans attendre Institutions et des partenaires, et en essayant de nous montrer plus fort que les conjonctures. Si le contexte du Covid a aidé, c'est parce qu'il a offert sur une opportunité d'avoir un édifice virtuel de rencontre et de travail. Nous l'avons saisi autour d'un Collectif regroupant des collègues africains, de la diaspora et aussi asiatiques et qui s'appelle Groupe d'étude et d'action critique – Africa. De là nous construisons les ajustements, les dialogues, et aussi les affrontements qui ne peuvent pas manquer dans l'ordre de l'inclusion de l'Afrique dans la conversation mondiale quelque puisse être la thématique. De là nous considérons que venir à nous coopérativement, c'est venir à nous sur la base des révoltes et aspirations qui traversent nos sociétés et non sur la base des analyses brillantes faite par le reste du monde.

Conclure en quatre phrases

L'Afrique bouge. Des révoltes intellectuelles et culturelles importantes y sont en cours et bousculent maints comforts. L'émergence de nouvelles scènes intellectuelles, dans lesquelles nous tentons d'apporter notre modeste contribution, et qui se donnent comme objets et horizon de re-penser l'Afrique dans et avec le monde, participe de ces révoltes qui prennent place dans des environnements sociaux et internationaux qui ne manquent pas d'opposer des résistances structurelles. S'il est une leçon que je souhaite ainsi partager dans cette conférence autour du Thème : L'Afrique connaît, c'est bien la nécessité de déplacer légèrement le sens de la question pour montrer que l'Afrique va de mieux en mieux connaître en développant des espaces innovant de connaissance capable de se passer de la coopération internationale pour exister, mais désireux néanmoins de cette coopération pour construire un monde meilleur, plus juste et plus équilibré dans les partages.